

Laurent Suter

Celles de Montmirail

Roman

MONTMIRAIL : FUTUR – PASSÉ – PRÉSENT

Futur

Un jour, des archéologues découvriront sur site des restes celtes, romains ou moyenâgeux. Ils ont bien déterré des pieux lacustres à proximité.

Passé

À connaissance humaine, historique et certifiée, Montmirail était un pavillon de chasse plusieurs fois agrandi et remanié. Le livre *Ceux de Montmirail* en raconte les transformations et l'histoire, surtout celle de la communauté morave qui a marqué les lieux. Pendant plus de deux siècles, l'activité principale y fut la tenue d'un pensionnat de jeunes filles. La mode des séjours linguistiques passa et l'érosion des forces religieuses moraves fit le reste.

Présent

Une nouvelle communauté, également à base religieuse, reprit le flambeau : *Don Camillo*. Elle reçoit divers groupes pour des retraites et séminaires, mais plus d'internat proprement dit.

De nombreuses transformations ont été faites, par exemple un ancien lieu de culte morave, transformé en atelier puis en hangar est maintenant le secrétariat. Vous y trouverez un fascicule qui relate en français et en allemand l'évolution des lieux.

Malgré tout, les bâtiments même transformés, de vieilles inscriptions, le parc et une certaine atmosphère montrent une continuité sous la garde de Dieu.

DÉDICACES

À toutes les Anciennes : Brigitte, Daniela, Gabriela, Klara, Doris, Thérèse, Suzanna, Johanna, Erika, Josepha, Deborah et à toi « Judith » qui a mené le bal dans ces histoires mises bout à bout comme des « nouvelles ».

Et à toutes les Esther, Julia, Claudia, Anna, Edith, Ingrid (autobaptisée « GÜDRÜN zic-zac »), Regula, Ursula (la vraie Ursul), Ruth, Julia, Elisabeth et toi « ÜRSÜL », même si ce n'est pas ton vrai prénom, le tien étant imprononçable dans ta langue d'origine, mais Ürsül est le plus proche de ton nom dans ta langue d'origine turque.

Et à toutes les Véronique, Serena, Herzelei, Dietlind, Regula, Vreni, Daisy, Kamilla, Geraldine, Stephanie, Vera, Patricia (dite « Patty »), héroïne de ce roman pour « Suisses-allemands ».

Cela ne vaut pas les « Arztröman »¹ que tu lisais dans la nuit, en cachette avec ta lampe de poche. Mais c'est ton histoire et l'histoire de toutes les autres, nommées ou pas.

Et à toutes les Maries dont c'est l'histoire aussi. Aux institutristes et aux joyeuses et à leurs dérivées. Celles qui ajoutent « Anne » ou « Jan » avant et après Marie, afin d'indiquer d'où elles viennent. Sans elles cette histoire n'existerait pas.

¹ Roman dont l'intrigue tourne autour d'un médecin ou du milieu hospitalier.

Et surtout aux « Maries » -Thérèse, sans laquelle je n'existerais pas tel que je suis devenu, et -Louise, sans laquelle je n'existerais pas du tout.

PROLOGUE

L'Entre-deux-Lacs a vu apparaître et disparaître des civilisations, des activités humaines, des espèces d'animaux remarquables, des oiseaux, toutes sortes d'oiseaux ! Des espèces de végétaux éblouissants, des fleurs, toutes sortes de fleurs !

Vous trouverez plein de livres d'histoire et d'histoires plus ou moins exactes sur tous ces sujets. Mais pour ce livre : « toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé » est forcément juste. Les personnages sont bien réels puisque je les ai inventés. « On avait les indiennes, on a les Suisses-allemandes ». Ce résumé de deux siècles passés évoque l'impression des tissus et les nombreux pensionnats de jeunes filles. Des activités pleines de fleurs et d'oiseaux, toutes sortes d'oiseaux.

Dans les bonnes familles, l'usage voulait que les « schön² filles », venant surtout d'outre Sarine, passent une année à apprendre le français et les bonnes manières. La mode s'étendit aux familles aisées puis se popularisa quand des communes décidèrent de soutenir ce type d'enseignement : le *Welchlandjahr* faisait office d'Obligatorium³. Ainsi donc dans plusieurs recoins perdus

² En traduction littérale de l'allemand, « schön » signifie « jolie », mais dans ce cas il faut entendre le mot « jeune » prononcé avec une intonation alémanique.

³ Le « *Welschlandjahr* » désignait, en Suisse alémanique, le séjour d'un an que de nombreuses jeunes femmes effectuaient en Suisse romande après leur scolarité obligatoire. Jusqu'aux années 1970, ce

de la Suisse germanique on trouve encore des dames francophones, voire francophiles. L'institution de Montmirail était plus connue à « Schniggen uf Langenegg » qu'à « Fouilly-les-Oies » !

C'était avant que l'anglais ne soit préféré au français et que les bonnes manières ne fassent plus forcément partie de l'éducation de base. C'est dans ce bouillon de culture éducativo-carcéral que s'épanouissaient les jeunes filles, certaines en fleur, encadrées par des institutrices, pour certaines fanées. Parmi le personnel : certaines Italiennes.

Ah ces Italiennes ! Elles avaient baptisé un fils du directeur « Missio Roland dé Montmirail ». C'est le seul titre de noblesse qu'on ne lui ait jamais octroyé ! Et à ce titre il témoigne d'un passé révolu, d'une activité disparue, d'un pont écroulé : on devra plonger pour retrouver des vestiges. Ce pont enjambait la Sarine et la Thielle, le « röstigraben⁴ » pour les Suisses alémaniques ou le « rideau de rösti » pour les Suisses romands.

Lapsus significatif des traducteurs : un rideau nous séparant dans la plaine du Seeland ça se voit. Un fossé, « *Graben* » ça ne se voit pas, mais cela se devine lorsqu'un bateau venant du lac de Neuchâtel et se rendant à l'île St-Pierre flotte à travers champs en donnant l'impression de glisser sur le canal de la Thielle.

séjour faisait partie des exigences de formation et tenait lieu d'« *Obligatorium* ».

⁴ Le « *Röstigraben* » désigne la frontière culturelle et linguistique symbolique séparant la Suisse romande de la Suisse alémanique. Le terme, apparu au XX^e siècle, est utilisé pour évoquer les différences de langue, de mentalité ou de comportement politique entre les deux régions.

Les Helvètes se sentent confédérés avec l'ouest, à l'ouest on voit une différence. Mais l'union fait la force, l'oignon fait la soupe et l'amour fait les gosses. Les ponts c'est l'union car il y en a tant et tant à passer entre la maternité et le cimetière. Le plus vertigineux est celui qui mène de l'enfance tardive à la vie d'adulte. Un pont à péage tardif ou les faux pas de l'adolescence laissent des traces. Les enseignants sont des passeurs de pont, ni plus, mais ni moins non plus.

POURQUOI LE TITRE : *CELLES DE MONTMIRAIL ?*

Parce que ce sont des histoires et des histoires on dit souvent « elle est bien bonne celle-là » au féminin. Le titre aurait pu être « Ceux de Montmirail » mais il était déjà pris.

Passez les portails de l'Institution, puis les portes ; celle d'une classe est restée entrouverte. Écoutez l'institutrice de français qui est en train d'expliquer « lorsqu'il y a plusieurs sujets, féminins et masculins, on accorde tout au masculin ».

— Même s'il y a plusieurs dames et un seul homme ?

— Même dans ce cas, c'est le masculin qui domine, le mas-cu-lin.

Quelle injustice, même la grammaire est misogyne ! Alors pour redresser ce tort on dira « Celles de Montmirail » même si l'institutrice dit que c'est faux.

Maintenant que vous avez passé les portes d'entrée, vous pouvez rester et voir ce qui va se passer. Mais pas dans l'ordre et la discipline, surtout pas dans l'ordre chronologique.

Les vraies histoires sont hors du temps qui passe, car elles, elles ne passent pas.

LA GRANDE ÉVASION

Le corps volumineux d'Ürsül Gürsül s'étala de tout son long et de tout son large sous la fenêtre centrale de l'aile sud. Un atterrissage mal maîtrisé, en pleine nuit, dans la plate-bande de bégonias plantée la veille par les élèves jardinières. Quel gâchis et que de bruits : la fenêtre, à un bon mètre du sol, avait claqué ; au bruit aqueux des tiges de bégonias écrasés s'ajoutaient des vociférations « en turc authentique » de la malheureuse évadée. Des buissons de pivoine tout proches des feulements complétaient ce vacarme avec des « pschut » désapprobateurs. Encore quelques craquements de tiges pour ponctuer la pénible levée du corps d'Ürsül qui s'extirpait de la terre labourée puis plus rien, que le silence. La nuit s'était refermée, engloutissant les bruits comme une mer d'huile noire engloutit une lourde pierre. Un bruit, quelques clapotis de vagues, puis plus rien ; la nuit, le silence, le vide.

La fugitive s'était vautrée, rampant comme un pingouin sur sa banquise, jusqu'aux buissons de pivoine où deux complices d'évasion l'attendaient. Maculée comme un nouveau-né, elle en avait aussi les traits bouffis et le souffle court, prête à pleurer, à crier, à hurler sa misère. Ses deux compagnes s'affairaient autour d'elle pour la calmer et la bichonner comme le font des sages-femmes. En quelques minutes Ürsül Gürsül retrouve son calme, son aspect normal, nettoyée et pomponnée à la feuille humide des pivoines. Restait encore l'ombilic à couper : les différents fils de laine rattachés à la fenêtre et destinés à masquer la fuite.

Dans la planification de leur Grande Évasion, une des fugitives, « descendante de Mustapha Kemal Atatürk », avait eu comme mission de voler de la laine pendant les leçons de couture afin de fermer la fenêtre derrière elle. La technique pour cette fermeture consistait à tirer le fil rouge qui passait au-dessus du cadre, de soulever la poignée avec le fil blanc, de tirer le fil rouge pour fermer la fenêtre et, finalement, de tirer la poignée contre le bas avec le fil vert qui passait sous le cadre. Tous les fils faisaient boucle si bien qu'à la fin il suffisait de tirer l'un des deux brins pour récupérer le tout et effacer ainsi toute trace. La fenêtre ainsi fermée ne pouvait pas trahir les fugitives, car le procédé avait été minutieusement étudié et devait parfaitement marcher. Patty, une des évadées, avait découvert cette technique dans un « Arzroman » qu'elle planquait sous son matelas. Dans le roman, le stratagème avait permis à une innocente infirmière de s'échapper de l'asile de fou où son criminel de mari, médecin, l'avait fait interner. Pour les fugitives, si c'était écrit dans un « Arzroman » c'était scientifiquement prouvé et ça devait marcher.

Mais alors que s'était-il passé ?

— Eh bien, sanglota Ürsül, j'ai vite compris que dans la nuit je n'arriverai pas à distinguer les couleurs de mes doubles fils, alors je les ai attachés : les verts au petit doigt, les blancs au majeur, les rouges au pouce. Il ne me restait plus qu'une main pour m'agripper au bord de la fenêtre, je me suis emmêlée, et voilà, tout est foutu.

— C'est pas grave, dit Judith, de toute façon ils ne verront rien avant huit heures. On suit le plan au point 2 et surtout... silence.

Une tape sur l'épaule de la malheureuse et le trio se mit en marche.

L'aile sud du pensionnat venait d'accoucher par sa fenêtre centrale de trois pensionnaires à l'esprit vagabond. Pour les deux premières, agiles et sportives, la mise au monde n'avait posé aucun problème. Pour la troisième le passage par la fenêtre avait été précipité, douloureux et bruyant, comme certains accouchements. Les problèmes techniques avaient une part de responsabilité, mais la masse corporelle pleine de redondances d'Ürsül Gürsül n'avait pas facilité la mise bas. Une chance que devant cette fenêtre, « celle du réduit à chaussure », il n'y ait eu aucune broussaille piquante ! Une chance ou un « fait exprès » ?

Depuis des générations, les élèves jardinières entretenaient soigneusement la plate-bande, mais sous cette fenêtre le travail avait été effectué aussi minutieusement que pour une piste d'atterrissage ou plutôt d'alunissage, les évasions ayant toujours lieu de nuit. Un petit pas pour l'humanité, mais un grand pas pour des adolescentes éprises de liberté qui se manifestait par des fugues nocturnes, toujours par la fenêtre centrale de l'aile sud. Sous les autres, le houx, les ronces et les orties avaient pris un pouvoir piquant et dissuasif.

La bande des trois avait finalement rallié le point 2 « la pierre tombale ». Il s'agit d'une pierre installée pour commémorer le centième anniversaire de l'arrivée de la première élève au pensionnat. « Elle est enterrée sous cette pierre », disaient les mauvaises langues, « elle s'est suicidée, elle ne supportait pas l'internement ».

Un siècle auparavant, après les discours d'usage, des messieurs en redingotes avaient cérémonieusement planté quelques arbrisseaux bien modestes pour agrémenter les alentours et verdier la grisaille de la pierre commémorative. Au fil du siècle suivant, le granit n'avait pas grandi d'un pouce. Les arbrisseaux, eux, avaient suivi leurs destins. Les

dames en mousseline, éprises de J.J. Rousseau, s'étaient pavanées devant les mignons petits sapins, qui, un siècle plus tard, aidés par la mousse et le lichen, avaient pris le pouvoir en occultant et en masquant complètement la pierre gravée. Cette frondaison offrait une parfaite cachette aux trois évadées qui s'étaient fixé la pierre comme point de ralliement idéal dans la nuit. À cet endroit elles évitaient tous les pièges et presque tous les risques. Et si le directeur faisait une tournée impromptue ? Aucun risque, il s'endormait tôt, à heure fixe, toujours après sa ronde de 22:08 pour être en forme à la séance de gymnastique de 06:15 qui était suivie du culte.

À 22:12 le train Neuchâtel-Berne passait sur le pont de la Thielle. C'était le signal de la fin de la ronde directoriale. Il fallait encore se méfier des enfants du directeur ! Ces idiots de fils totalement imprévisibles qui en rentrant du cinéma ou d'une soirée se croyaient obligés de faire une tournée supplémentaire ! En réalité, ils sortaient faire pisser le chien, mais naturellement pas à heure fixe.

Le plus grand danger d'être dénoncées, mais a posteriori venait certainement des chats de Monsieur Matthieu, Marc-Luc de son prénom. Ses chats, c'est-à-dire sa famille, lui racontaient en langage chat tout ce qui se passait aux quatre coins du pensionnat, de l'internat et du domaine de Montmirail, dans un langage simple et primaire. Son magnifique matou « Knirp's » était particulièrement excité en voyant la nouvelle chatte angora de la cuisinière installée dans une chambre du château. Cela devait bien être une aristocrate, avec bouffe et privilèges spéciaux, devait penser « Knirp's ! »

Monsieur Matthieu, Marc-Luc de son prénom, avait rapidement réalisé que son matou, trahi par un trop-plein d'hormones, passerait sa nuit à miauler et chanter devant le

château. Le lendemain, le beau matou avait l'oreille déchirée : le gros mâle de la ferme voisine étant venu faire sa cour auprès de la nouvelle arrivée avait tenté d'éliminer « Knirp's ». Le blessé était allé explicitement raconter son malheur à son maître. Les dialogues allaient plus loin, ce qui n'était pas étonnant dans une maison spécialisée dans l'apprentissage des langues. Certains animaux et certaines personnes marginalisées se comprennent, dialoguent et brisent ainsi leurs solitudes. Grâce au langage félin, Monsieur Matthieu, Marc-Luc de son prénom, connaissait toutes les histoires humaines, inhumaines et animales des alentours.

Ses espions aux pattes de velours le prenaient pour un héros. Et c'était un héros, pas seulement parce qu'il leur offrait le gîte et le couvert, c'était un vrai héros. Ses chats connaissaient sa vraie histoire, ainsi que quelques vieux.

Ce soir-là, la bouffe avait été bonne, trop bonne : des restes de truites. La panse redondie, les minous s'étaient endormis, laissant de côté l'esprit du chasseur félin nocturne. Pas un chat pour espionner les trois jeunes filles. Elles pouvaient poursuivre sans risque leur escapade vers le point de ralliement numéro 3, « le Crâne ».